

# ***LE VERBE NÉGRO-AFRICAIN TRADITIONNEL***

Louis-Vincent Thomas<sup>1</sup>

---

## **Le primat du Verbe-Force**

Là où manque par choix culturel l'appui de l'écriture, la littérature ne peut être qu'orale (même si l'expression semble contradictoire) et demeure volontiers chargée de force, à la fois sens et puissance; elle côtoie dès lors le sacré. En Afrique noire, le fait religieux se réalise par un acte de communication à trois visages: *communication métaphysique*, c'est-à-dire correspondances et/ou participations, *communication religieuse* ou liaisons profane/sacré, visible/invisible, vivant/ancêtre, homme/puissance numineuse, *communication sociale* par le biais du rite, du sacrifice, des cérémonies de passage qui provoquent des rassemblements considérables d'hommes et de femmes. On comprend alors pourquoi, dans la philosophie africaine, tout est parole, signe ou symbole, rythme ou son; pourquoi encore le «Logos» ne se conçoit pas en dehors du discours. La religion, en effet, est bien un langage, un moyen d'expression qui permet à l'homme de se saisir dans ses rapports les plus serrés avec l'univers; mais c'est un langage spécifique, moins systématique et qui déborde l'énoncé linguistique par sa dimension symbolico-imaginaire. D'ailleurs, la religion obéit à ses lois propres, à sa propre logique interne, d'où l'extraordinaire foisonnement des mythes et des panthéons. Toutefois, l'insertion du sacré dans un système social donné ne saurait être évacué, parce que le sacré prend à la fois la marque du social et contribue à le reproduire. Dans toute attitude religieuse, le sujet

---

<sup>1</sup> Louis-Vincent Thomas est professeur à la Sorbonne.

se saisit dans sa relation avec le cosmos et avec le groupe; mais surtout, il consolide cette relation. Là est la véritable signification de l'attitude religieuse. La religion procède non pas d'un désir de connaissance, mais d'un désir de communication fortifiante.

La parole, «don divin» par excellence, disent les Dogon (Mali), n'est pas seulement instrument de communication. L'essence du monde négro-africain résidant dans la Force dont la Vie et le Verbe actualisent les manifestations profondes, la parole est par excellence expression de l'Etre-Force, déclenchement des puissances vitales et principe de leur cohésion. Sur le plan métaphysique, le verbe est créateur par la parole de Dieu et création continuée par le souffle humain, c'est-à-dire l'âme. «Le pagne est serré, dit Ogotemmêli, le sage de Bandiagara, pour qu'on ne voie pas le sexe de la femme, mais il donne à tous l'envie de voir ce qui est en dessous. C'est à cause de la parole que le *Nommo* a mise dans le tissu. Cette parole est le secret de chaque femme, et c'est cela qui attire l'homme. Etre nu, c'est être sans parole». Et Komo-Dibi, le chantre malien du Komo (société d'initiation bambara) définit ainsi l'omnipotence du verbe:

La parole est tout.  
Elle coupe, écorche.  
Elle modèle, module.  
Elle perturbe, rend fou.  
Elle guérit ou tue net.  
Elle amplifie, abaisse selon sa charge.  
Elle excite ou calme les âmes...

On ne saurait trouver, aux yeux de l'Africain, de formulation plus suggestive pour souligner le pouvoir efficient du langage. Mais voici un autre témoignage, tout aussi caractéristique, recueilli auprès d'un grand prêtre diola (Sénégal):

Au commencement du commencement était la Force, *Ata Emit* (Dieu), Force suprême qui a créé toute force en diversifiant indéfiniment

son pouvoir. Dieu a parlé. Le souffle de sa Parole a créé, une fois pour toutes, tout ce qui est, tout ce qui devra être; et l'équilibre des êtres s'avère éternel. Le monde est comme un grand tout qui change toujours mais demeure égal à lui-même parce que c'est la même énergie qui circule en tout lieu: c'est l'impulsion d'*Ata-Emit* qui s'altère, se dégrade au fur et à mesure qu'elle se rapproche de l'homme. Ce n'est pas une altération qualitative, car la Force est toujours la Force; mais une dégradation quantitative puisque la Force devient moins forte sans cesser d'être elle-même. Toute puissance-énergie se nourrit d'ailleurs de l'être même d'*Ata-Emit*; c'est pourquoi celui-ci nous a donné ses *Böklin* (Génies) et, avec eux, la possibilité de participer à un surcroît d'être. Chaque puissance est donc à la fois nourrie par la Force qui est au-dessus d'elle et nourrissante pour la Force qui est en-dessous d'elle. La création n'est plus maintenant qu'une circulation de pouvoirs, c'est-à-dire de paroles; *Ata-Emit* a créé en une seule fois toutes les énergies, la vie du monde n'est plus maintenant qu'un échange de Forces, voulu par *Ata-Emit*, prévu par *Ata-Emit*. Grâce au sacrifice, l'homme intervient dans l'édifice du monde parce qu'il peut ainsi demander à *Ata-Emit* un déplacement dans la hiérarchie des Forces. C'est pourquoi le monde est à la fois fini et inachevé. Etre vivant, c'est parler.

Dieu, source de vie, n'est pas seulement le «Maître suprême de la Parole», le «coordinateur du discours»; il est lui-même le «Verbe». N'en vient-on pas, preuve par l'absurde, à faire du Verbe, en l'absence de Dieu, la Force première et déterminante de la création comme dans ce récit wapangwa (Tanzanie). «Le

ciel était vaste, blanc, très clair. Il était vide; il n'y avait ni étoiles, ni lune; seul, un arbre se dressait et le vent soufflait. Cet arbre se nourrissait de l'atmosphère et des fourmis vivaient sur lui. Le vent, les fourmis de l'arbre et l'atmosphère étaient soumis au pouvoir du Verbe. Mais le Verbe, n'était pas quelque chose que l'on peut voir. Il était une force qui rendait une chose capable d'en créer une autre».

Ainsi, non seulement la parole rythmée est à l'origine du monde, mais elle constitue le tissu ontologique dont est fait l'univers. Etre, Force, Verbe prennent ici l'allure de synonymes. Il y a toutefois des degrés dans les manifestations de la parole correspondant à la hiérarchie des Etres-Forces. La parole, disent les Bambara,

est aussi longue que l'humanité; celle-ci atteint les dimensions cosmiques puisque l'homme est, dans son essence, l'expression éminente du monde. C'est dire que le verbe et l'univers s'identifient dans un certain sens... Pour ces Soudanais, l'immensité du verbe est son attribut fondamental. Aussi, en disant par exemple qu'une parole est *trop grande* pour la bouche de l'être humain, se rapportent-ils à cet aspect incommensurable du dire, disproportionné à son utilisateur. Le verbe intégral est le patrimoine de l'humanité et, par-delà elle, de la divinité envisagée comme maillon initial de la chaîne des humains. C'est pourquoi plus un mot, une expression ou un discours approchent de la généralité et de la synthèse, plus ils relèvent du domaine de l'être représentant l'universalité et moins l'individualité humaine est apte à les prononcer.<sup>2</sup>

---

<sup>2</sup> D. Zahan, *La dialectique du Verbe chez les Bambara*, Mouton, Paris, 1963.

### Vie, Parole et Silence

Les divers éléments qui composent la parole, selon les Dogon du Mali, «se trouvent à l'état diffus dans le corps, en particulier sous forme d'eau. Lorsque l'homme parle, le verbe sort sous forme de vapeur, l'eau de la parole ayant été *chauffée* par le coeur. Si le sujet parlant renonce à exprimer sa pensée, c'est-à-dire *sa parole intérieure*, celle-ci est *refroidie* par le pancréas et demeure dans l'organisme sous forme d'eau; mais il sera toujours possible de l'exprimer en la *réchauffant*»<sup>3</sup>. L'image est belle autant que suggestive: la chaleur, précisément, n'est-ce pas l'essence primordiale de la Vie? Si le soleil est vivant, n'est-ce pas parce qu'avant tout émane de lui la chaleur, source de Vie? Ne dit-on pas de l'homme mort que son corps est refroidi? C'est donc à juste titre que le Dogon compare encore la parole à la vie humaine: «Comme une personne, la parole naît, vit et meurt, mais d'une façon indéfinie puisqu'elle meurt et reprend vie à chaque instant au gré de celui qui parle et se tait»<sup>4</sup>. De même, pour le Fang du Gabon, il y a homologie entre réfléchir et battre en parlant du coeur: le verbe *mfas* signifie à la fois *réfléchir* et *éclabousser par intermittence, par battements*; c'est *accumuler d'abord puis trier et renvoyer enfin*. Si, pour les Dogons, la pensée est la parole *in-extériorisée*, réfléchir chez le Fang, c'est *parler dans le coeur*. C'est pourquoi toute parole doit être disciplinée; d'où les multiples écoles d'éloquence que constituent les milieux éducatifs négro-africains. Qui maîtrise son langage exerce une supériorité sur autrui, car il accroît son influx vital. L'acte d'ailleurs n'est rien d'autre que la *matérialisation de la parole*, son aboutissement extrême, le prolongement direct de l'élan de vie. Savoir agir, qu'il s'agisse de technique et plus encore peut-être de magie, c'est savoir parler; c'est aussi savoir «*retenir sa parole*».

---

<sup>3</sup> G. Calame-Griaule, *Ethnologie et langage. La parole chez les Dogon*, PUF, Paris, 1965.

<sup>4</sup> G. Calame-Griaule, *op. cit.*

L'oralité en effet n'est pas que parole parlée mais aussi parole retenue ou silence: celui-ci, par exemple, joue un rôle fondamental dans l'expression de la pensée bambara (Mali): «La parole n'est efficace et ne se valorise pleinement qu'à condition d'être enveloppée d'ombre; elle ne conserve son intégralité que proportionnellement à son degré de carence. En poussant les choses jusqu'au paradoxe, on pourrait même dire que, pour les Bambaras, le verbe vrai, la *parole* digne de vénération, est le silence»<sup>5</sup>. En fait, une distinction doit s'opérer, car il ne faut pas mettre sur le même plan la *discretion*: se taire, voiler la vérité pour ne pas choquer, éviter de poser certaines questions; le *secret*: seul l'initié peut avoir accès au savoir sacré, d'où le système complexe des interdits de la parole, d'où les paroles ésotériques; le *silence* proprement dit. Tantôt, il s'agit d'un *silence-promotion* par souci d'intériorité, de maîtrise de soi, donc de sa parole: les sages fon (Bénin) se contentent parfois, lorsqu'on les interroge, d'émettre un souffle à peine perceptible, «hun»; ou se taisent par désir d'unité: «La parole a éparpillé le monde, le silence rassemble», affirment les Bambaras; ou encore: «Si la parole construit le village, le silence bâtit le monde». Tantôt, il s'agit d'un *silence-préservation*. Si le Verbe est concentration de forces, parler revient, en partie, à se *déforcer*; c'est encore libérer des forces qui risquent d'être dangereuses pour celui qui les reçoit. Il importe donc de ne pas *gaspiller* la parole; et surtout, si l'on est un locuteur privilégié, roi ou grand prêtre, de ne parler qu'à bon escient ou tout bas, voire d'utiliser un «traducteur» qui transmettra le message, ou mieux encore de garder le silence le plus souvent possible. Celui-ci s'avère d'autant plus nécessaire que la parole peut être source de révélation sacrée avec le mythe et la divination, ou de métamorphose, lors du sacrifice. On comprend, en tout cas, pourquoi la palabre doit être réglée, et le bien-fondé des «écoles de la parole». Toujours dans le même ordre d'idées, il importe d'établir une différence entre *ce qui ne se dit pas*, l'interdit, mais aussi l'ineffable, l'indicible, ou si l'on préfère, ce que l'on n'a pas le droit de dire, voire ce qui ne peut se dire et *ce qui se dit*

---

<sup>5</sup> D. Zahan, *op. cit.*

*autrement*: ainsi, pour faire comprendre que le roi est mort, le Baule de Côte d'Ivoire dira: «Le roi a mal au pied», le Fon du Bénin: «Il fait nuit»; le Diola du Sénégal: «la terre est cassée», etc. Il existe enfin tout un jeu de circonstances où le silence est de règle. Par exemple, quand on met la graine en terre afin de favoriser la germination; quand on se baigne dans le marigot afin de faciliter le contact avec le milieu aquatique; quand on se fiance afin de ne pas perdre ses futures facultés procréatrices; quand on enterre un cadavre afin de ne pas disperser les forces impures; quand on est en colère afin de conserver la maîtrise de soi; si l'on est dépositaire d'un secret, afin de préserver l'ordre social, etc. En bref, comme disent les Bambaras du Mali, «le silence est le contrepoison de tout».

### **Le rythme souverain**

Expression de la Vie et de la Force, à la fois source et effet de l'émotion, le Rythme est l'architecture de l'être, le dynamisme interne qui lui donne forme, le système d'ondes qu'il émet à l'adresse des autres, l'expression pure de la force vitale. Une telle conception, révélatrice de la mentalité nègre, explique pourquoi la vibration rythmée joue un rôle si grand: elle intervient dans les mythes de création, par exemple chez les Dogons (Mali), les Bambaras (Mali), les Falis (Cameroun), pour ne citer que les plus célèbres; elle intervient aussi dans les conceptions métaphysiques où elle demeure indissociable de la répétition génératrice. Cette prédominance du rythme caractérise positivement une civilisation orale dans son essence et ses manifestations par opposition à une civilisation écrite.

Le Rythme s'inscrit dans un complexe mental où ordre, répétition et équilibre constituent les structures internes fondamentales de la pensée nègre. Toute rupture d'interdit devient alors rupture d'harmonie. La souffrance et la mort de l'homme introduites dans la création, le plus souvent à la suite d'un inceste ou d'un acte de désobéissance, constituent à la fois le signe et la conséquence d'un déséquilibre rythmique. D'où *la puissance incantatoire de la parole clamée ou scandée*, de la

danse, du chant et du langage tambouriné qui rétablissent une harmonie compromise car ils sont ordonnés dans leur déroulement; le message qu'ils communiquent est intemporel et essentiel puisqu'il est celui de toute l'ascendance de la communauté. D'où *l'importance du masque*, authentique langage plastique, qui assure la continuité du clan puisqu'il reste identique chez tous ceux qui appartiennent à la même catégorie rituelle; d'où *le rôle de la confession publique* qui, par la médiation de la parole, libère les énergies impures et rétablit l'ordre; d'où *la place de la liturgie orale* qui prend une part si grande dans le sacrifice. L'homme, soumis au désordre de par sa condition humaine, s'engage nécessairement dans un mouvement cosmique qui doit l'amener à dépasser cette condition pour retrouver l'harmonie, c'est-à-dire l'ordre qui continue de lui être suggéré par le rythme de la nature, par tous les messages des ascendants ancestraux et mythiques, à travers les proverbes, les mythes et les contes, les rites verbaux et la connaissance profonde. Les valeurs traditionnelles de la communauté se résolvent ainsi, et avant tout, en des rythmes harmoniques où l'homme cherche à s'intégrer plutôt qu'en des principes auxquels il demanderait une justification. La parole constitue le courant par excellence où se réalise une harmonie plénière et agissante. Elle rétablit l'ordre compromis car elle est Force, par le signifié des messages qu'elle transmet, et aussi par le signifiant rythmé de ses messages dont la redondance symbolise une reduplication primordiale. C'est pourquoi le rythme, en dehors des chants ou des prières scandées, prend souvent la forme de la répétition. Celle-ci n'est pas nécessairement imputable à la paresse, à l'inertie, à la peur d'innover ou au désir d'assurer une certaine authenticité liturgique; elle veut avoir une réelle efficacité: contraindre les esprits, créer un état psychologique favorable à la réceptivité, etc. Mieux encore, redire les mots mêmes qui, dans le mythe, ont engendré le monde, c'est renouveler la création, lui redonner la vie et lui assurer la pérennité. Les mots sont empreints de puissance créatrice, de sacré. Les renouveler, a-t-on dit, c'est se mettre au cœur même du numineux.



Pour le Négro-Africain, le rythme n'est pas seulement dans la succession des jours et des nuits, voire des saisons; ou inscrit dans les chants, les invocations, les messages tambourinés; il réside avant tout dans la manipulation des corps dans la danse. On a pu dire, en effet, de celle-ci qu'elle était métalangage et métalangue. Elle l'est tout d'abord par les figures jouées qui expriment symboliquement la fécondité (danses en zig-zag) ou la genèse (danses en spirale), la continuité de la vie (danses en cercle) ou sa rupture (avancées puis reculs), et renvoient à la réalité cosmique suprasensible. Elle l'est ensuite par la soumission du corps des danseurs aux rythmes préétablis, libérateurs des forces naturelles cachées dans la forme symbolique. Danser, c'est donner vie aux symboles en leur conférant un sens cosmique; c'est déborder la coupure *forme perçue/contenu intelligé* pour leur unité initiale retrouvée dans l'au-delà de l'apparence.

### **La quête de l'image et du symbole**

Un autre trait majeur du Verbe réside dans l'usage de l'Image et du Symbole. Certes, dans la perspective existentielle, la puissance de l'oralité dépend du mode d'expression. Le rythme et le ton sont importants dans la mélodie puisque tel son avec tonalité haute diffère du même son avec tonalité basse. Mais c'est surtout l'*Image-analogie* qui confère au verbe sa portée profonde: l'objet ne représente pas ce qu'il est, c'est-à-dire son apparaître, mais ce qu'il suggère, ce qu'il crée. Nous sommes ici en présence d'un surréalisme à la fois mystique et métaphysique qui accorde à l'image son efficacité et son caractère symbolique. Que le symbole se situe sur le plan exégétique, celui de la signification des formules et des récits, ou sur le plan opératoire, celui de l'interprétation des gestes, des positions, des actions, il offre toujours un double aspect ésotérique et sociologique. *Catalyseur de rites*, le symbolisme unit les initiés dans une même communauté spirituelle. D'ailleurs, la finalité première du symbole n'est-elle pas de dégager l'unité fondamentale qui se cache derrière la disparité des apparences? Cela faisait dire non sans humour à un sage malien bien connu, Hampaté Ba: «En

parlant du porc, nous pouvons très bien parler de l'âne, de l'éléphant, de l'homme». Il en résulte que, pour le Négro-Africain, la pensée symbolique s'articule sur deux registres: celui de la représentation (ou de l'expression), celui de l'intervention. Ou plus exactement, elle a une quadruple finalité: un *sens économique*, puisqu'elle résume, condense, rapproche; une *fonction opératoire*, car c'est un véritable jeu de permutations qu'elle rend possible avec le glissement de la chose symbolisée aux divers éléments du champ symbolique; *une valeur d'usage* qui rappelle les règles de l'action et montre l'union de l'obligatoire et du désirable; enfin une fonction de *suggestion* (elle frappe l'imagination) ou d'*explication* (elle est l'indice le plus sûr des correspondances et des participations). En tant qu'image, elle est figure; en tant qu'hiérophanie, elle devient *puissance*. De multiples pratiques de la vie quotidienne le vérifient aisément. Si l'oracle annonce que *la maladie* vient d'un esprit ancestral, on peut en déduire le schéma de la guérison. «Le malade a dans son corps une chose errante qui s'est fixée là». Cette chose errante peut être soit, comme chez les Wolofs du Sénégal un *Rab*, un esprit sans nom, soit, comme chez les Ndembus de Zambie, la dent égarée d'un chasseur mort. «Dans tous les cas, il s'agira d'extraire *cette chose*, de la faire sortir hors du corps tourmenté, hors de l'innommable intérieur. Le *Rab* sera nommé et on lui construira un autel, il deviendra un *Tuur*, objet d'un culte dont l'ancien malade sera l'officiant. De la même façon, chez les Ndembus, la dent errante trouvera sa place sur l'autel ou dans la besace rituelle d'un jeune chasseur nouvellement initié. Dans tous les cas, l'alternative est claire: ou bien la chose errante, issue des ascendants, demeure incognito dans le corps et l'on en meurt; ou bien elle rentrera à nouveau dans le circuit symbolique des rites et des noms. Il n'y a pas d'autre issue: la symbolisation ou la mort. Il faut que l'être humain extraie de sa chair tourmentée le symbole sans lequel, désormais, il ne saurait vivre. Telle est dans l'humanité la dure loi des Pères: le Symbole ou la Mort. Parle ou crève»<sup>6</sup>. Dans l'état actuel de nos connaissances, en dehors des quelques

---

<sup>6</sup> E. Ortigues, *Le mythe fragmentaire*, inédit.

recettes ingénieusement découvertes par Freud (transfert, condensation, surdétermination ou équivalent affectif de la polysémie) nous n'avons que peu d'instruments pour appréhender la symbolique en général et la symbolique africaine en particulier. Et pourtant, les symboles africains envahissent pratiquement tous les domaines de la pensée et de l'action: gestes, paroles, attitudes, couleurs, sons, rythmes, objets manufacturés, rituels...

C'est tout spécialement au cours du rituel initiatique que culmine le langage symbolique. Ainsi, lors du *Bwiti* des Fangs et des Mitsogos (Gabon), le symbolisme du temple, des figurines utilisées (sortes de doubles), des rythmes et des chants, de la lumière et des couleurs apprend aux impétrants, selon leur hiérarchie dans l'ordre, à connaître la nature de l'homme, sa place exacte au sein du Cosmos, les mystères de l'univers, le caractère transcendant du principe spirituel de la nature humaine.

### **Le don de l'émotion**

Cette émotion naît par l'image qui est symbole, le visage de la force qui anime le monde, un instant furtif, aperçu dans le creux d'un mot, dans le cheminement d'un rythme». Ainsi, l'oralité négro-africaine réconcilie-t-elle le réel et le sur-réel par le biais de l'*é-motion*. Cela revient à dire que l'homme, sans cesser d'être l'homme concret, vivant, accède au sens profond du monde, non pas par sa seule raison, par abstraction, mais par son *être total*, corps et esprit liés; la parole engage la sensualité avec la rationalité.

On peut ainsi *com-prendre*, *con-naître* avec le corps, avec le rythme du sang qui bat dans son corps. Là est l'émotion. Le mot-image dégage, rayonne l'émotion. Pour l'Africain, être *é-mu*, c'est donc participer au jeu de forces qui anime l'univers, en communion étroite avec les membres du groupe (village, clan, lignage, classe d'âge) et par le truchement du verbe, déclencheur de forces. *Émotion-jeu* dans l'activité ludique (fables, légendes), *Émotion-initiation* dans la saisie des vérités primordiales (récit

mythique), *Émotion-sacrée* dans le contact avec le numineux (paroles sacrificielles) en résumant les modalités existentielles. Toutefois, ce sont les mots ou expressions sacrés, plus spécialement empreints de puissance créatrice ou émotionnelle, qui interviennent directement dans le circuit des forces et parviennent, en vertu du principe de correspondance sympathique, à les orienter dans le sens voulu par le fidèle (magie) ou la communauté des fidèles (religion). Cela permet d'apprécier la place de choix qui revient, dans le rituel *animiste*, aux formules occultes que le non-initié ne peut entendre; ou à celles, franchement ésotériques, que l'homme non parvenu aux degrés les plus hauts du *savoir profond* ou du *savoir lourd* ne saurait comprendre. D'où la langue secrète des prêtres et l'hermétisme systématique de la plupart des récits mythiques.

En bref, grâce à l'Émotion et par-delà les manifestations multiples de l'art du Verbe, nous sommes renvoyés à une unité d'inspiration qui est probablement la vision spécifique négro-africaine de l'homme et du monde. Cette vision n'émane ni d'une volonté de domination de la nature, comme dans les cultures européennes, ni d'un effort pour échapper au monde tenu pour illusion, comme dans certaines cultures asiatiques. Elle procède d'un dessein d'alliance de l'homme aux forces naturelles, de participation à la grande vie cosmique, de communion avec les énergies telluriques. C'est pourquoi l'art de la parole, soigneusement transmis d'une génération à l'autre et rigoureusement codifié, apparaît comme éminemment fonctionnel.

### **Le Maître de la parole**

Puisque nous sommes en présence d'une civilisation de l'oralité, le style reste inséparable de l'*éloquence*. De fait, quiconque possède à un haut degré l'art de bien dire ne manque pas de jouer, dans la société négro-africaine, un rôle important. Dans un univers social où la palabre est reine autant qu'efficace, où le *dyeli* (maître de la langue) s'apparente au sage, la facilité d'improvisation, la cohérence du discours, l'aisance avec laquelle

on manipule symboles ou images, le sens de la réplique spontanée, le pouvoir de suggestion passent pour des qualités maîtresses, voire pour des dons divins. Sans doute, tout récit doit-il comporter certains moments stéréotypés, notamment au début et à la fin, mais l'art du diseur peut dans l'intervalle jouer un rôle éminent, qu'il s'agisse des gestes, des mimiques, des onomatopées, des intonations, des images ou des broderies toujours permises sur un canevas généralement immuable.

Il n'y a guère que le mythe narré par l'initiateur et la chronologie récitée ou chantée par le griot qui ne laissent aucune place à l'improvisation. Ainsi admirera-t-on chez le griot annaliste la richesse et la fidélité de la mémoire; chez le troubadour, le pouvoir de création; chez le diseur d'énigmes ou de distiques la perspicacité, le sens du symbole inédit et de l'ellipse; chez le poète, la veine lyrique ou le souffle épique; chez le sage, la richesse et la profondeur de la pensée; chez l'amuseur public, l'humour et l'esprit satirique dont la femme fait souvent les frais: «Aime ton épouse, mais ne t'y fie pas», disent les Wolofs du Sénégal et de Gambie. «S'il n'y a que deux maîtres et dix espèces de termites, il y a bien une vingtaine de sortes de femmes», ajoutent, perfides, les Nzakaras de la République Centre Africaine.

Toutefois, cet art, avant tout dépositaire de la sagesse populaire et ancestrale, reste anonyme: «Le parleur a beau avoir bon bec et respecter la tradition ancestrale, sa célébrité et sa renommée sont passagères. Car si la célébrité du parleur est conditionnée par la fidélité aux traditions, cette célébrité s'arrête à la mort du parleur qui est aussitôt remplacé par un autre dûment mandaté par le peuple. Aucune statue n'est élevée à la mémoire du parleur disparu: aucune épitaphe sur sa tombe, aucune rue à dédier. Et aucun Parnasse enfin n'arrache à la morsure du temps les nobles forgerons négro-africains des lettres orales». La renommée des maîtres de la parole présente donc une permanente candidature à la disparition pure et simple. Et cette candidature est toujours reçue par le peuple. Personne ne s'en plaint, ni les maîtres de la parole, ni le peuple.

Un dernier trait mérite attention. Très souvent le «Maître de la parole», qu'il récite des mythes, psalmodie des prières, adresse des suppliques ou des invocations, ne procède que par énonciations de fragments, par formules isolées, curieusement allusives, dispersées en contextes liturgiques ou institutionnels qu'on ne peut découvrir qu'avec de la chance... et un peu de flair. Les paroles vénérables sont brèves. Elles existent de la même façon qu'existe notre conscience quotidienne: scintillant dans la nuit comme un vol de lucioles qui alternativement brillent et s'éteignent. Toutes les littératures anciennes ont cultivé le genre gnominique des sentences, proverbes, énigmes et paraboles. Le sage d'Israël, dans sa *Beth-hamidrash*, enseignait la *mashal*; les sages de la Grèce parlaient par allusions et aphorismes, à quoi l'on donnait précisément le nom de *muthoi* — d'une racine désignant la pensée, le contenu de la parole.

### **L'art du proverbe**

Le proverbe, en Afrique noire, reste surtout le fait des maîtres de la parole: griots annalistes ou amuseurs, narrateurs de contes, de mystères et d'énigmes. Il intervient lors de joutes oratoires, dans les activités ludiques, au moment des initiations-éducations et dans les palabres qui apaisent les conflits, juge selon le droit coutumier et gère les affaires du village ou du «royaume». L'orateur qui trouve à dire les meilleures sentences finit par arracher l'unanimité de la décision. Le proverbe, en tout cas, fait partie d'une culture qui forme un tout vivant; aussi son énoncé doit-il restituer le contexte d'énonciation qui lui confère son épaisseur d'événement vécu dans la quotidienneté. Il faut y voir un dialogue de la tradition parlant à la tradition: le proverbe exprime une certaine vision des choses propre à la société qui l'édicte; il révèle les mécanismes intellectuels et affectifs par lesquels les hommes pensent et établissent les liens qui les unissent entre eux et à l'univers. Le plus souvent chargé d'humour, il véhicule un message à plusieurs niveaux. Car tel est le paradoxe du proverbe: il unit tous les membres de la collectivité mais il hiérarchise selon les degrés de l'appréhension: réalisme banal à la portée de tous, symbolisme ou référence

historique qu'il faut savoir déchiffrer, ésotérisme total réservé aux détenteurs du savoir profond. Par ailleurs, bien que son énonciation soit contingente et spécifiée par les circonstances, il reste un message venant de plus loin que les individus et leur dévoile un au-delà d'eux mêmes. Ainsi entendu, le proverbe remplit plusieurs fonctions: fonction cognitive, en donnant forme à la réalité; fonction expressive, en révélant une opinion; fonction discursive marquant les temps forts sur lesquels l'émetteur n'entend pas revenir; fonction culturelle enfin, en fondant un lien entre les locuteurs qui l'utilisent: il renforce en effet la société en créant un sentiment d'appartenance et en renvoyant aux valeurs les plus fondamentales du groupe, singulièrement celle du sacré.

\*

On apprécie de la sorte la fonction sociale de la Parole. N'a-t-on pas dit du «parleur» africain qu'il était à la fois le *héraut* qui proclame la charte de la vie intérieure; le *guide* qui exhorte, menace, console, combat, annonce la catastrophe, suscite l'espérance; l'*initiateur* qui doit former ses *disciples-témoins*? Que deviendrait le groupe sans le *prêtre* détenteur du savoir profond, manipulateur des formules secrètes et, par la vertu du verbe, sacrifiant et sacrificateur? Sans l'*initiateur* qui apprend aux hommes les vérités fondamentales du mythe garant de l'unité sociale de la spécificité du clan et modèle de son comportement rituel? Sans le *griot* qui lui rappelle son passé et glorifie ses héros? Sans le *sage*, dépositaire des règles de vie? Sans le *palabreur public*, à la fois juge, politique et magicien qui supprime les dissensions, apaise les querelles, favorise l'unanimité dans une perspective résolument démocratique?

En Afrique noire, que le Verbe soit *créateur*, s'il faut en croire les récits relatifs à l'origine du monde, *authentificateur* avec la parole lourde du mythe, *adorateur*, *supplicateur*, voire *imprécateur* lors des adresses à Dieu, *protecteur* à propos des patronymes, authentiques programmes de vie (surtout s'ils sont théophores) ou des formules qui guérissent, voire exorcisent,

enfin *épurateur* dans l'aveu souvent forcé des fautes commises, il ne cesse d'entretenir avec le sacré (*fascinans* et *tremendum*) des relations étroites.

Ici, plus qu'ailleurs peut-être, le Verbe se fait Vie ou Mort, Action et Destin.